

SORTIE D'AUTOROUTE
(Scénario)

Frédéric Jésus

PROLOGUE

Gros-plan sur une chouette, les yeux fermés, perchée sur un arbre, en plein jour.

1 — SEPTEMBRE 1966

- 1.1 - Un pouce tendu au bord d'une autoroute, n'importe quelle autoroute en Europe.
- 1.2 - Au bout du pouce, une jeune fille (16 - 18 ans) fait du stop au niveau d'une bretelle d'accès. Elle s'appelle Marie-Jo. Elle est bronzée, un peu sale. Blue-jean, chandail, sac à dos. Allure de retour de vacances lycéennes plutôt que d'errance à la mode Kerouac.
- 1.3 - Un camion s'arrête vingt mètres devant elle. Elle court jusqu'à la cabine, hurle sa destination au chauffeur (inaudible, à cause du bruit du moteur et du vrombissement des autres voitures), ouvre la portière opposée et s'installe sur le siège avant.
- 1.4 - Dans la cabine du camion, il s'avère que Marie-Jo et le chauffeur ne parlent pas la même langue. Le dialogue est vite impossible. On n'apprend donc rien sur les deux protagonistes.
- 1.5 - Le soir est venu. Sans cesser de conduire, le chauffeur entame un sandwich. Dialogue des yeux. Désir manifeste de l'homme. Il offre une moitié de sandwich à Marie-Jo qui ne refuse pas, mais que l'on sent inquiète, échouant à gommer les signes extérieurs de l'éducation "classe moyenne" dont elle est empreinte.
- 1.6 - Nuit. Phares. Pluie. Essuie-glaces. Silence et cigarettes dans la cabine.
- 1.7 - Le camion s'immobilise sur un parking fréquenté par les seuls routiers. Les phares restent allumés.
- 1.8 - Une ambulance, ou une voiture de police, ou les deux passe(nt) en hurlant, gyrophare(s) en pleine action, sur la chaussée noire luisante de pluie.
- 1.9 - Les phares du camion s'éteignent dans le silence revenu. (*DEBUT DE LA BANDE SON 1* ^{a)})
- 1.10 - Sans transition : scène de viol dans la cabine de pilotage aux vitres battues par la pluie. Vêtements arrachés. Crudité des gestes et des images. Cris de la fille, halètements de l'homme (*"VISIBLES" MAIS NON AUDIBLES, CAR COUVERTS PAR LA BANDE SON 1*). Chaque gros-plan montrant le chauffeur est entrecoupé de très courts plans empruntés à la suite du

^a VIVALDI. Stabat Mater, 1^{er} mouvement.

film (par exemple : le juke-box, le chaton, le chat dans les phares, le camion en flammes, la chouette...)

1.11 - A l'aube, le parking se vide de ses camions. Marie-Jo reste seule, grelottant dans ses vêtements déchirés. Elle n'a plus de larmes. Il ne pleut plus. (*FIN DE LA BANDE SON 1*)

1.12 - Générique. (*BANDE SON 1 BIS* ^{b)})

2 — 19 et 20 MAI 1967

2.1 - Une voiture d'époque, en assez mauvais état, roule au soir sur une autoroute française.

2.2 - Marie-Jo est installée à la place du passager sur la banquette avant de la voiture, pilotée par un jeune homme en duffle-coat à l'air immature et, surtout, terriblement anxieux. Sur l'autoradio, passe un fond de musique (*BANDE SON 2* ^{c)}) qui comble les silences du pauvre dialogue. Dialogue marqué par la perplexité, par l'impression que les solutions envisagées pour résoudre un problème non encore explicité au spectateur, mais facile à imaginer, ont été déjà plusieurs fois inventoriées, mais en vain. Il est ainsi question d'hôpital, d'une grand-mère compréhensive, d'une copine qui fait des études d'infirmière.

2.3 - Gros-plan sur une couverture tachée de cambouis et roulée en boule sur la banquette arrière.

2.4 - La voiture s'engage sur le parking d'une cafétéria et s'immobilise. Contact coupé (*FIN DE LA BANDE SON 2*). Les passagers sortent. Claquement des portières. On vérifie à sa silhouette que Marie-Jo est enceinte, très enceinte.

2.5 - Intérieur de la cafétéria. Cafés. Le garçon fume. Sur le ton de la blague "pour détendre l'atmosphère", il propose un jeu qui consiste à interroger le juke-box (comme un oracle) pour qu'il indique la solution. Marie-Jo se prête au jeu avec un sourire triste, et donne une lettre et un chiffre au hasard. Le garçon insère une pièce dans le juke-box et compose la combinaison. La chanson qui en résulte (*BANDE SON 3* ^{d)}) parle d'autoroute. Le garçon revient à la table en riant et annonce : "C'est clair, il faut continuer à rouler". Mais Marie-Jo, très pâle, l'accueille avec un rictus : elle vient de ressentir les premières contractions... Le garçon répète d'une voix blanche : "Il faut rouler".

^b VIVALDI. Stabat Mater, 2^{ème} mouvement.

^c ROLLING STONES. "Let's spend the night together".

^d BOB DYLAN. "Highway 61 revisited".

2.6 - (SUITE DE LA BANDE SON 3). La voiture roule toujours. C'est le crépuscule. Sur la banquette arrière, Marie-Jo est en proie aux douleurs des contractions. Ses doigts serrent convulsivement la couverture.

2.7 - Même scène, la nuit. Hurllements de Marie-Jo dans la voiture (COUVRANT LA BANDE SON 3, QUE L'ON OUBLIE PEU A PEU). Cigarette aux lèvres, le garçon roule à fond et engueule Marie-Jo, lui ordonnant de "se retenir" jusqu'à la prochaine ville, jusqu'à l'hôpital. Nouveau cri de Marie-Jo, terrible, suivi d'un vagissement de bébé et des pleurs de Marie-Jo, pleurs de soulagement et de désespoir à la fois.

2.8 - Gros-plan sur les doigts de Marie-Jo lâchant la couverture et fouillant son sac à main à la recherche d'une paire de ciseaux et d'une bobine de fil. Gros-plan sur les doigts du garçon manipulant l'auto-radio (DEBUT DE LA BANDE SON 4 ^e).

2.9 - La voiture roule, toujours de nuit, toujours sur l'autoroute. Les vagissements du bébé rivalisent avec la musique (BANDE SON 4) de l'auto-radio.

2.10 - La voiture roule à l'aube. Les vagissements ont cessé ; seul l'auto-radio continue à diffuser sa musique qui s'efface, remplacée par le seul bruit du moteur, au moment précis où la voiture s'engage vers une station-service, déserte et fermée (FIN DE LA BANDE SON 4). Marie-Jo descend, dépose le bébé enveloppé dans la couverture au pied d'une pompe à essence. Elle hésite un instant. Coup de klaxon du garçon. Marie-Jo réintègre la voiture, qui repart sur les chapeaux de roues avec force coups de klaxon.

2.11 - La station-service déserte, avec les feux arrière de la voiture qui s'éloigne en direction du soleil levant. Reprise des vagissements du bébé.

2.12 - Monsieur Polibosse, le pompiste, apparaît sur le seuil de son logement de fonction, en robe de chambre et pantoufles. Il se dirige vers les pompes, en direction du bébé, l'air éberlué.

3 — SEPTEMBRE 1967

3.1 - La station-service (marque Mobil-Oil). Arrivée du camion-citerne qui approvisionne régulièrement les pompes de la station. Déploiement de tuyaux et livraison.

3.2- Le bureau de monsieur. Polibosse (où un calendrier indique le mois et l'année). Monsieur Polibosse signe les bons de livraison que lui tend le chauffeur du camion-citerne. On devine qu'ils se connaissent depuis longtemps. D'où l'étonnement du chauffeur lorsque, d'une pièce adjacente, parviennent les pleurs du bébé et la voix de madame Polibosse parlant au

^e JOHN MAYALL AND THE BLUES BREAKERS. "Rambling on my mind" (Trad.).

bébé pour le calmer. Monsieur Polibosse, un peu gêné, fait venir sa femme et le bébé de quatre mois qu'elle tient dans les bras. Le couple explique au chauffeur — mais le récit sent un peu la mise au point préalable — qu'il s'agit là d'un petit cousin lointain laissé seul au monde par l'accident de voiture qui a coûté la vie à ses parents et qu'ils ont accepté de recueillir. Ils ajoutent, avec dans la voix une note de douleur qui paraît plus sincère, que ne pouvant avoir des enfants eux-mêmes, ils se sont décidés à mener des démarches afin de l'adopter.

3.3 - Avant de monter dans sa cabine, le chauffeur taquine le menton du bébé. Puis il met le moteur en marche, et par la vitre de la portière, s'enquiert de son prénom. Moment d'hésitation des Polibosse, qui visiblement n'ont pas encore déterminé ce point. Monsieur Polibosse se ressaisit vite et (avisant le panneau "Mobil") : "Moby", improvise-t-il en criant par-dessus le vacarme du moteur. Sourire énigmatique du chauffeur qui hurle à son tour une remarque du genre : "Avec un tel prénom, vous aurez du mal à le tenir !".

3.4 - Gros-plan sur le visage, calme, du bébé. Passages des automobiles en fond sonore.

4 — 20 MAI 1973

4.1 - Moby a 6 ans. Il est assis par terre, près du vérificateur de pression des pneumatiques. Il examine attentivement le manège des automobilistes dans la station-service, sourit à ceux qui lui sourient. Même fond sonore qu'à la séquence 3.4.

4.2 - Le chauffeur du camion-citerne (le même que celui des séquences 3.1, 3.2, 3.3), qui semble avoir pris Moby en affection, lui apporte un chaton en guise de cadeau d'anniversaire. Moby est enchanté. Il demande au chauffeur d'où vient le chaton, où il l'a trouvé. Le chauffeur croise le regard de monsieur Polibosse, qui observe la scène. Moment de gêne. Le chauffeur ne répond pas aux questions de Moby, mais lui demande s'il va bientôt aller à l'école.

4.3 - Monsieur et madame Polibosse fêtent avec Moby son sixième anniversaire. Gâteau. Bougies. La télévision, restée allumée pendant le repas, diffuse un jeu basé sur le principe des questions posées à un candidat. Monsieur et madame Polibosse parlent à Moby de la nécessité où il va se trouver d'aller à l'école la plus proche de leur station-service à partir de septembre (et on comprend par leurs propos qu'il n'est jamais allé à l'école jusque-là, ni n'a peut-être même quitté la station-service depuis sa naissance). Ils argumentent en plaisantant que ce qu'il apprendra à l'école lui permettra un jour de répondre lui aussi aux questions posées aux jeux télévisés.

4.4 - Gros-plan sur le chaton endormi, sur fond sonore de jeu télévisé où l'animateur pose la question suivante : "Elle l'engendre, puis à son tour il l'engendre. Qui sont-ils ?" à un candidat qui échoue à trouver la réponse.

5 — SEPTEMBRE 1973

- 5.1 - Le chaton est devenu chat. On le voit en posture d'aguets face à la chaussée.
- 5.2 - Moby cherche son chat, l'appelle sous la pluie.
- 5.3 - Moby pleure en silence. Madame Polibosse tente de le consoler. Elle explique que le chat n'a pas pu aller bien loin, que son territoire est limité à la station-service. Vaines consolations.
- 5.4 - Le soir, à table, Moby refuse de terminer son assiette ; il explique qu'il doit laisser de la nourriture pour son chat s'il revient. Monsieur Polibosse lève les yeux au ciel et lui annonce des "choses plus sérieuses", à savoir qu'il le conduira en ville le lendemain matin pour acheter avec lui des habits neufs et des fournitures scolaires, car la rentrée des classes est toute proche. Confirmation, par les mimiques de Moby, que les mots "école" et "ville" le renvoient à des données inconnues. Au moment du dessert, Moby quitte la table et, sans un mot, il va s'asseoir à côté du poste de télévision. Il considère monsieur et madame Polibosse qui regardent la télévision en épluchant leurs fruits et, dans la glace qui se trouve derrière eux, il peut se voir lui-même assis à côté du poste de télévision, laquelle diffuse toujours le même jeu où un nouveau candidat échoue encore une fois à résoudre l'énigme posée lors de la séquence 4.4.
- 5.5 - Le lendemain matin, monsieur Polibosse et Moby s'apprêtent comme annoncé à se rendre en ville. Au début, Moby a très peur lorsqu'il grimpe dans la camionnette, mais se met à rire de plaisir lorsque l'engin prend de la vitesse et que le vent, par la glace abaissée, lui fouette le visage. Mais lorsqu'il est question de quitter l'autoroute et que la camionnette s'engage sur la bretelle de sortie, Moby est saisi de la plus invraisemblable panique... Il pâlit soudain puis hurle de terreur et martele le pare-brise de ses poings. Il trépigne tant et si bien que le pompiste, hors de lui et inquiet à la fois, juge plus sage de réintégrer immédiatement l'autoroute par la bretelle d'accès correspondante.
- 5.6 - Repas du soir. Silence. Atmosphère lourde. Moby boude son assiette. Impuissant, monsieur Polibosse se lève et va allumer la télévision.

6 — NOVEMBRE 1973

- 6.1 - (*BANDE SON 5* ^f). Moby ramasse des feuilles mortes apportées par le vent. Un long panoramique à ras de bitume instruit sur le fait qu'il n'y a pas d'arbre sur la surface de la

^f J. S. BACH. Suite n°6 pour violoncelle seul, 2^{ème} mouvement.

station-service. Moby regarde le paysage derrière le grillage marquant la limite de l'aire de l'autoroute, boudeur, songeur, ailleurs ; il jette les feuilles à terre avec un mouvement de colère. Madame Polibosse l'appelle. C'est l'heure de ses exercices quotidiens de lecture, d'écriture et de calcul. Voitures sur l'autoroute.(FIN DE LA BANDE SON 5)

7 — 20 MAI 1974

7.1 - Moby a 7 ans. Il est assis, comme dans la séquence 4.1, près du vérificateur de pression des pneumatiques. Mais il semble triste et il détourne la tête lorsqu'un automobiliste s'adresse à lui.

7.2 - Arrivée du camion-citerne. Moby s'éclipse dès qu'il aperçoit le chauffeur.

7.3 - Dans le bureau, monsieur Polibosse signe les bons de livraison et il évoque avec le chauffeur, au fil d'un dialogue tendu, l'augmentation du prix de l'essence liée aux débuts du premier "choc pétrolier" (N.B : la veille a eu lieu en France le second tour des élections présidentielles). Pendant ce temps, Moby, assisté de madame Polibosse, déchiffre sur un livre d'enfant l'histoire banale d'un frère et d'une sœur qui se rendent à l'école, et cette lecture, parvenant de la pièce adjacente au bureau, fait taire les deux hommes. Les questions du chauffeur permettent de confirmer que Moby ne va toujours pas à l'école. Gêne de monsieur Polibosse. Le chauffeur du camion passe la tête par la porte séparant les deux pièces et, sur le ton de la plaisanterie lourde et maintes fois ressassée, il propose à Moby de l'emmener faire un tour en ville dans son camion pour fêter son anniversaire. Moby réagit par un premier mouvement de joie, puis se met à trembler et quitte la pièce, comme terrorisé. Madame Polibosse s'en prend vivement au chauffeur. Monsieur Polibosse se tait. On mesure à quel point l'ambiance des échanges entre le chauffeur et le couple s'est détériorée, et qu'au cœur de ce malaise il y a le "secret de polichinelle" de la phobie de Moby, l'inexplicable, incoercible et angoissante impossibilité de l'enfant à sortir du monde de l'autoroute.

7.4 - Moby a déplié sur son lit des cartes routières et il déchiffre péniblement le nom des villes européennes desservies par l'autoroute. Sur un mur, on aperçoit un poster représentant une chouette.

7.5 - Gros-plan sur Moby devant son assiette où repose, à peine entamée, sa part du gâteau d'anniversaire planté de sept bougies éteintes. Monsieur et madame Polibosse n'ont guère plus d'appétit. A la télévision, après les commentaires sur les élections, un journaliste explique le mécanisme de l'inflation : "La hausse du coût des matières premières et donc des prix engendre une hausse des salaires pour soutenir la demande, et celle-ci engendre à son tour une augmentation des prix pour rétablir des marges bénéficiaires". Moby lève la tête et demande : "Qu'est-ce que ça veut dire, engendrer ?".

8 — 19 et 20 MAI 1981

8.1 - Moby a 14 ans. Sa chambre est jonchée de livres. Au mur, le poster représentant une chouette est à moitié décollé. Moby fouille çà et là à la recherche d'un livre. Il découvre par hasard, à deux reprises, de vieilles cartes routières qu'il déchire et jette à la poubelle. Il trouve enfin le livre qu'il cherchait, quitte sa chambre et va s'installer pour le lire près du vérificateur de pression des pneumatiques. Le camion-citerne est garé à proximité.

8.2 - On entend des éclats de voix provenant du bureau de monsieur Polibosse. Le chauffeur du camion-citerne sort bientôt en claquant la porte. Apercevant Moby, il va vers lui, lui souhaite avec un jour d'avance un bon anniversaire et lui dit qu'il est maintenant d'âge à faire de la *Mobylette*, et il s'esclaffe, ravi de son bon mot. Sur un ton un peu narquois, et avec des allusions à sa non-scolarisation persistante, il lui demande ce qu'il lit. Moby, sur la défensive, ne lui répond pas, mais lui raconte une légende : celle d'un préposé au péage autoroutier qui soumet chaque automobiliste à l'énigme suivante : "Elle l'engendre, puis à son tour il l'engendre. Qui sont-ils ?". Si, le soir venu, aucun automobiliste n'a su résoudre l'énigme, il y a un accident mortel sur l'autoroute dans la nuit qui suit. Est-ce que lui, le chauffeur, saurait résoudre cette énigme ? Le chauffeur répond que non. Monsieur Polibosse réapparaît, l'air mauvais. Le chauffeur, provocateur, ajoute alors qu'il est regrettable pour lui, Moby, et pour ses parents que personne n'ait trouvé la réponse il y a 14 ans ; et il rejoint son camion. Monsieur Polibosse lui crie : "Fiche la paix à mon fils", pendant que le chauffeur met en route le moteur et éclate de rire en répétant : "Mon fils ! Mon fils !". Moby reste silencieux et immobile puis, pendant que monsieur Polibosse regagne son bureau, il referme son livre.

8.3 - Moby fugue à l'aube de la station-service des Polibosse. Il s'en va, à pied, et marche le long de la bande d'arrêt d'urgence, dans le sens de la circulation des voitures.

8.4 - Moby aborde un motard arrêté sur une aire de repos. On n'entend pas leur dialogue. Le motard emmène Moby avec lui, après lui avoir prêté un casque.

8.5 - Sur la moto, Moby, les yeux fermés, se laisse enivrer par le vent et la vitesse.

8.6 - La moto s'engage sur une bretelle de sortie. Moby ouvre les yeux et tambourine à coups de poing sur le dos du motard. Il l'oblige à s'arrêter et à le déposer là. Le motard hoche la tête, puis repart seul en saluant Moby d'un geste de la main. Moby continue son chemin sur la bande d'arrêt d'urgence.

8.7 - Moby marche en plein soleil, le visage rainuré par la poussière et la sueur.

8.8 - En fin d'après-midi, épuisé, affamé, il parvient à une aire de service et pénètre dans l'un de ces drugstores de bord d'autoroute où, écrasées de lumière-néon, de longues travées d'étagères en formica vert-pomme ou rouge-tomate offrent à l'automobiliste hypnotisé par les kilomètres parcourus une étonnante variété d'échantillons de civilisation,

luisants, inutiles, plastifiés, excentrés de tout. Moby regarde les lunettes de soleil, les bibelots, et surtout les jouets, les ours en peluche roses et bleus, et autres miniatures. Près des distributeurs de café, chocolat et potages, il feuillette les journaux pour enfants et considère, scellés sous leur cellophane, les journaux pornographiques pour adultes. C'est pratiquement sous les yeux de la caissière qu'il tente de dérober un paquet de biscuits et de filer, mais il pousse pour sortir une porte vitrée condamnée : la caissière n'a qu'à allonger le bras pour le saisir au collet.

Elle s'émeut de la pâleur de l'enfant. Il n'y a pour le moment guère de clients dans le magasin et elle l'encourage à lui raconter son histoire. Lorsqu'au beau milieu de son récit passablement décousu Moby s'assoupit sur sa chaise, elle pense probablement en savoir assez pour compléter d'elle-même les passages obscurs et elle décide de ne prévenir ni le gérant ni la police. Elle le laisse dormir derrière la caisse enregistreuse.

Elle s'appelle Patricia. Grande, solide, avec des yeux rieurs et une voix sucrée qui dérape parfois sur des hauteurs éraillées, elle a ces incomparables auréoles de sueur sous les bras, et quelques tout petits boutons rouges sur le front, jamais les mêmes sans doute, mais toujours fidèles, renouvelables. Elle manie tiroir-caisse et sacs en plastique avec une grâce ennuyée et indolente qui contraste avec le vif intérêt qu'elle commence à manifester à Moby.

8.9 - Patricia réveille Moby peut avant l'heure où elle doit passer le relais à sa collègue de nuit. Elle demande à Moby de l'attendre dehors, ce qu'il fait, docilement, un peu perdu. Son service terminé, elle le rejoint sur le parking et l'emmène discrètement vers la cafétéria, qui vient de fermer. Elle y prépare un repas pour deux avec des restes trouvés dans la cuisine. Elle ne lui pose plus de questions, mais elle lui dit qu'il est sale et lui propose de se laver un peu. Elle le pousse vers les lavabos dans les toilettes des hommes. La porte se referme doucement sur eux, assistée du valet mécanique qui grince un peu. Dans les miroirs, il se voit, et il la voit retrousser ses manches, saisir un savon et commencer à lui frotter vigoureusement le visage. Encore endormi, il se laisse faire. Il la voit lui déboutonner sa chemise et la lui ôter. D'une main énergique, elle lui frictionne le torse et le dos d'eau tiède et de savon. Puis il voit et sent les gestes de la main se ralentir, trois doigts glisser peu à peu sous son nombril vers la fermeture-éclair de sa braguette qu'elle fait coulisser doucement vers le bas. Moby cesse d'observer la scène dans la glace ; il cherche à saisir directement le regard de la fille. Mais elle fixe la verge longue et frêle, à peine pubère, qu'elle a sortie et qu'à présent, la bouche entrouverte, le souffle court, elle caresse. Moby avale sa salive, quelque peu stupéfait de son érection soudaine, ravi cependant, plus stupéfait encore lorsque, lui saisissant la main et la glissant sous sa jupe, elle a un cri — qui effraie un peu Moby — lorsqu'il avance plusieurs doigts dans la moiteur de son sexe.

9.1 - Scènes diurnes :

- Patricia à sa caisse, en service au drugstore.
- Patricia détournant quelques vivres, dans les rayons de l'arrière-boutique.
- Moby vaquant, solitaire, un livre à la main, arpentant les espaces des multiples services concentrés sur l'aire.
- Moby, campé dans un coin ou l'autre de la cafétéria, lisant ou observant les clients, jouissant d'un anonymat intact.
- Moby s'aventurant en stop pour une courte excursion vers une proche aire de service, en amont ou en aval, toujours de retour le soir même.

9.2 - Scènes nocturnes :

Patricia réussit chaque soir à improviser une chambre, à l'insu de ses collègues et des gérants, dans l'arrière-salle de la cafétéria, où elle rejoint Moby et lui porte des vivres. S'ensuit chaque soir une nouvelle scène érotique, avec des variantes dont Moby devient de plus en plus souvent l'instigateur. Patricia passe parfois toute la nuit avec lui. Ils semblent tous deux heureux de se retrouver ainsi. Moby ne pose aucune question sur l'extérieur, et Patricia ne lui en apporte aucune information. En fait ils parlent peu, ou parfois des automobilistes bizarres côtoyés pendant la journée. Mais ils apprennent à connaître leurs corps sur le bout des doigts. Et Moby quitte l'enfance

10 — 19 et 20 MAI 1984

10.1 - (*BANDE SON 6*⁸). Moby a 17 ans. Rêveur, contemplatif, une lettre à la main, il est captivé par le spectacle nocturne des phares et des feux rouges des voitures qui passent comme des éclairs sur l'autoroute.

10.2 - Patricia se tient sur les marches de la cafétéria fermée. Elle appelle Moby qui glisse alors la lettre dans une enveloppe et la fourre dans sa poche. Il rejoint lentement Patricia, l'embrasse, et lui pose à brûle-pourpoint l'énigme, dont on peut penser qu'il vient de se remémorer les termes ("Elle l'engendre, puis à son tour il l'engendre. Qui sont-ils ?"). Elle le regarde bizarrement, puis répond qu'elle "donne sa langue au chat" et ouvre la porte de la cafétéria. (*FIN DE LA BANDE SON 6*). Moby lui dit qu'il aura 17 ans demain.

10.3 - Soirée "classique" dans la cafétéria. Repas. Patricia raconte comment elle a repéré une carte bleue volée tendue par un client bizarre qui voulait acheter trois paires de lunettes de soleil d'un coup, comment elle a téléphoné aussitôt à la police de l'autoroute, au commissaire Martin qui apprécie beaucoup sa vigilance et sa collaboration, et comment, le client ayant été intercepté quelques kilomètres plus loin, elle touchera la prime habituelle. Moby n'émet pas d'autres commentaires à propos de ce récit qu'une vague promesse de lui

⁸ FIELDS - MC HUGHS. "*Don't blame me*". Sextet de Charlie Parker.

faire un jour de bien plus élégants cadeaux que ceux du commissaire. Puis il se laisse de nouveau captiver par le spectacle des lumières sur l'autoroute, à travers les baies vitrées de la cafétéria (*DEBUT DE LA BANDE SON 7 h*).

10.4 - Ils vont se coucher et font l'amour. Une grande tendresse règne entre eux, mêlée à une sorte d'ennui et de mélancolie (*FIN DE LA BANDE SON 7*).

10.5 - Au matin, Patricia se réveille seule. Moby a disparu, laissant sur l'oreiller la lettre de la veille, par laquelle il explique qu'il ne l'abandonne pas et lui promet qu'il reviendra dans un an jour pour jour, chargé de cadeaux pour elle, et qu'ils passeront ensemble la nuit de ses 18 ans. Patricia s'habille en pleurant et retourne au drugstore prendre son poste derrière la caisse.

10.6 - Plus tard dans la journée, Patricia consulte un annuaire et va composer un numéro sur l'un des taxiphones au fond du magasin. Elle obtient Madame Polibosse, se présente comme une gérante de drugstore — sans préciser lequel — qui, avec son mari et ses enfants, a recueilli et hébergé Moby chez elle. Elle explique qu'elle téléphone parce que Moby lui a beaucoup parlé des Polibosse et qu'il a disparu ce matin sans donner d'explications : serait-il retourné chez eux ? Réponse négative de madame Polibosse qui fait remarquer, les larmes aux yeux, que Moby les a quitté il y a 3 ans de façon similaire, au matin de son quatorzième anniversaire. Madame Polibosse propose un échange de numéros de téléphone, une rencontre, mais Patricia lui raccroche au nez. Arrivée de monsieur Polibosse, qui s'informe de l'objet du coup de téléphone. Sa femme lui répond qu'il s'agissait d'une erreur.

11 — ETE 1984

11.1 - Moby, au volant d'une superbe automobile, roule sur une autoroute aux Pays-Bas (identifiable par la plaque numérogique de l'automobile, par les panneaux indicateurs de direction, etc). Il met en route l'auto-radio (*DEBUT DE LA BANDE SON 8 i*).

12 — AUTOMNE 1984

12.1 - Moby, au volant d'une autre automobile, roule sur une autoroute en Italie. Il porte des habits différents, adaptés à la saison.

12.2 - Moby se restaure dans un snack d'autoroute.

^h GERSHWIN. "*Embraceable you*". Sextet de Charlie Parker.

ⁱ CANNED HEAT. "*On the road again*".

13 — HIVER 1984-1985

13.1 - Même scène qu'à la séquence 12.1, mais en Allemagne, avec une voiture immatriculée dans le pays.

13.2 - Moby s'engage sur le parking d'un motel d'autoroute. La nuit tombe, blafarde, sur le paysage couvert de neige. Au loin, fument des usines.

14 — DEBUT AVRIL 1985

(Le texte en italique aux séquences 14.4, 14.7, 14.8, 14.9 et 14.10 est dit en voix off par un récitant, d'une voix relativement monocorde, sans aucun signe d'émotion, détachée)

14.1 - Même scène qu'aux séquences 12.1 et 13.1, mais en Belgique, avec une voiture immatriculée en Belgique.

14.2 - Moby immobilise la voiture sur le parking d'une aire de repos, dans un coin retiré. Il arrête l'autoradio (*FIN DE LA BANDE SON 8*) et sort de la voiture. Il va en fouiller le coffre, extirpe d'une valise des vêtements blancs qui semblent à sa taille. Il trouve aussi un exemplaire de "*Moby Dick*" de Melville, hausse les épaules, et ne le prend pas. Dans une autre valise, il découvre une robe, des sous-vêtements, des bijoux, du parfum, et il fourre le tout dans son sac. Puis il referme le coffre, laissant les clés sur le coffre, s'éloigne, les vêtements blancs sous le bras, s'arrête, hésite, revient vers la voiture, ouvre le coffre et glisse le livre dans son sac. Il se dirige alors vers les toilettes de l'aire de repos.

14.3 - A la même heure, en France, Marie-Jo — 18 ans de plus, toujours belle, allure et alliance de femme mariée, tout de noir vêtue — roule sur l'autoroute au volant d'une voiture noire. De l'autre côté du parapet central on reconnaît, le long de la voie opposée, la station-service des Polibosse, sur laquelle Marie-Jo ne peut s'empêcher de jeter un long regard pendant qu'elle la croise.

14.4 - Moby sort des toilettes de l'aire de repos, tout de blanc vêtu, son sac à l'épaule. Il va se poster sur la rampe d'accès à l'autoroute.

De lourdes grappes de nuages s'accumulent sur l'horizon. Partant à leur rencontre, l'autoroute se fait ruban, liane, filament, morne rectitude, s'évanouissant pour en finir, déçue, au lieu-dit : point de fuite. Moby ferme les yeux. Son long corps semble prêt à se désarticuler au passage de chaque automobile, tant il est secoué par la violence du souffle — et avec les poids lourds, c'est pire. Mais aucun observateur ne pourrait deviner que seules une orgueilleuse malice et une habituelle tentation de passivité dictent la règle de

ce jeu que Moby entretient avec les éléments. Pendant quelques minutes, face au soleil de fin d'après-midi, un léger sourire accroché à son visage fatigué, il se laisse balancer au bord de la chaussée. Il guette les vrombissements d'aussi loin qu'il le peut et s'abandonne mollement aux sensations multiples qui le soulèvent, comme une feuille morte dans un tourbillon, lorsqu'en le dépassant le mugissement des véhicules, parvenu à son acmé, inverse brusquement son timbre pour s'éteindre à jamais... jusqu'au suivant qui s'annonce déjà, de l'autre côté. Il y a aussi des passages doubles, parfois triples et cela semble être un véritable délice que d'en connaître les secousses entrecroisées.

14.5 - Marie-Jo sort de l'autoroute par un poste de péage. Par les quelques mots qu'elle échange avec le préposé, on comprend qu'elle est une habituée quotidienne du péage et qu'elle emprunte l'autoroute matin et soir pour se rendre à son travail.

14.6 - Un coupé gris métallisé, immatriculé en Belgique, s'arrête au péage, automatique celui-ci, de l'autoroute belge. Par la vitre de la portière avant, on voit le bras du conducteur sortir et sa main fermée s'ouvrir pour jeter une poignée de pièces de monnaie dans le panier. Le feu rouge passe au vert, et le coupé reprend sa route.

14.7 - Moby est toujours posté, les yeux fermés, sur la rampe d'accélération.

Ouvrant soudain les yeux, Moby se tourne face au flux des voitures et, presque dans un geste de défi, il tend le bras droit au bout duquel le pouce pointe vers le soleil. Son ombre démesurée fait de l'auto-stop, vautrée à ses pieds devant lui. "Stratégiquement" parlant, l'endroit est idéal. Ici, à la sortie de l'aire de repos dite "Les Ormes", où l'automobiliste ankylosé vient soulager sa vessie dans un cadre style "aménagement du territoire" — quelques peupliers de pépinière, en fait d'ormes, et quelques tables de pique-nique — et se ragaillardir en effectuant des petits pas fripés autour de sa voiture, il y a toujours de bonnes chances pour que regard et intérêt s'éveillent à la silhouette avenante d'un jeune auto-stoppeur ni trop sale, ni trop musclé, posté à mi-course de la rampe d'accélération. Tout cela est pure évidence pour Moby, qui n'y réfléchit même plus : après une année passée à tendre le pouce presque quotidiennement, même les jours fériés — surtout les jours fériés — la stratégie est devenue simple routine "professionnelle". L'indifférence et le laconisme avec lesquels il sait accueillir les diverses attitudes des automobilistes sollicités relèvent d'un sentiment analogue d'avoir rencontré tous les cas de figure possible. Certains conducteurs — les plus nombreux — tourneront la tête, subitement intéressés par le paysage à leur gauche, ou bien plongeront résolument le regard dans le rétroviseur, dont il corrigeront parfois l'orientation ; quelques-uns crisperont les mâchoires et ne verront rien, d'autres auront un geste d'excuse qui voudra dire "pas de chance, je tourne à droite dans cinq minutes et je suppose que ce n'est pas votre chemin". Il y aura aussi des bras d'honneur, des rires méprisants, des signes "va te faire foutre". Le cas échéant, quelque bourgeois hargneux et sa bourgeoise s'arrêteront, l'injurieront vite fait et redémarreront sur les chapeaux de roue en remontant la vitre.

Un vent puissant se met à souffler, soulevant des spirales de poussière, pliant les peupliers à ses caprices, aggravant la pâleur de l'autoroute. Sans plus d'efforts, cependant, les automobiles filent et s'enfuient. Le regard bleu de Moby absorbe le spectacle coutumier, les inévitables collines au loin amollissant l'horizon, l'une d'elles magistralement fendue par le ruban de bitume tremblant sous le soleil et maintenant balayé par la bourrasque, paysage anonyme remanié par l'homme et méprisé de lui, marqué de la douteuse nécessité d'une communication dont Moby, à la longue, s'est fait une étrange conception.

14.8 - Surgissant de l'aire de repos, le coupé gris métallisé stoppe à la hauteur de Moby.

Marque importée, et astiqué de la veille, remarque Moby.

La vitre s'abaisse. Dans le carré de la portière apparaît un visage un peu gras, trop nourri, construit autour d'un nez busqué sur lequel glissent d'énormes lunettes de soleil. L'homme, dont le foulard de soie tente de grignoter l'âge, a dans la voix le ton jovial des vacanciers.

— "Où vas-tu, mon gars ?" demande-t-il.

Moby cite une ville à cent cinquante kilomètres en avant.

— "C'est bon, monte !" et il ouvre la portière.

Moby attend qu'il ait dégagé le siège de la veste et de la serviette en cuir qui s'y trouvent, et il se glisse à l'intérieur. Il pose son sac de toile sur ses genoux. "Merci" dit-il.

Moby note la propreté méticuleuse qui règne autour de lui, comme il a noté le tutoiement, la veste et la serviette en cuir. Il se cale dans son siège et laisse s'installer un silence — courtoisie élémentaire surtout destinée à étudier la catégorie de quidam à laquelle on a à faire. Certes, le soin excessif apporté au véhicule trahit quelque faiblesse à exploiter, mais il maintient occultes les mobiles de cette louche propension à accueillir des stoppeurs toujours un peu douteux — pas des militaires, par exemple — dans une luxueuse "conduite intérieure". Il faut laisser venir ce genre de type, le laisser parler le premier. Dans le cas présent on peut flairer, par exemple, quelque catholique installé dans l'aisance, victime d'un désagréable flash-back sur "les premiers seront les derniers" etc., et soucieux de gagner quelques places dans la file d'attente pour le paradis. Ou encore le genre insupportablement exposé à la solitude de plusieurs centaines de kilomètres, en manque de spectateurs le confirmant dans sa complétude et la puissance de ses dix chevaux-vapeur. Pire encore, il peut s'agir de ce type de générosité gratuite et simili-bienveillante, avec un morceau de jeunesse qui feint de rester coincée dans la gorge, "je sais ce que c'est, moi aussi je faisais du stop à ton âge", et en prime le discours redondant sur le goût du confort qui vous vient avec le temps. La longue pratique de Moby lui permet cependant d'éliminer sans problème les catégories suivantes : rencontre bouleversante, silence énigmatique-méprisant, tabagie à cent quatre-vingt à l'heure, maniaque sexuel, militant politique, mécène grisonnant.

Une fois atteinte la vitesse de croisière, le type semble désireux d'entamer un dialogue.

— "Ça fait longtemps que tu attends comme ça ?"

— "Oui, une bonne heure."

En réalité il n'a levé le pouce que quelques minutes, qui ne lui ont parues ni longues, ni courtes, mais cette réponse semble plus judicieuse.

— "Ah, ce que les gens peuvent être égoïstes de nos jours !..."

"Et voilà un gars comblé pour pas cher", pense Moby ; "bon, maintenant le voici qui s'éclaircit la voix, il rassemble ses arguments ; si je n'interviens pas pour mon compte, d'une façon ou d'une autre, j'ai droit à un exposé de ses méditations digestives sur l'époque et sur la façon dont lui-même se détache du lot".

— "Et vous, vous allez loin comme ça ?"

Les doigts boudinés cherchent des cigarettes dans la boîte à gants et tendent le paquet à Moby.

Le type est plus nerveux qu'il n'y paraît. Tant mieux, pense Moby avec un sourire intérieur, et il accepte la cigarette, non qu'il apprécie particulièrement ce tabac blond, cher et fadasse, mais plutôt afin de rassurer l'homme sur la qualité du spectacle de son hospitalité.

— "Oui, cette fois-ci je tiens le bon bout ! Je descends vers le soleil et la neige. Ma femme et mes enfants sont déjà là-bas. M'ont pas attendu pour prendre leurs vacances !" et il se met à rire.

Quel héroïsme ! Pendant que toute la petite famille se bronze sur les pentes, Monsieur travaille dur en ville, cravate, sueur, métro et le reste afin que personne ne manque de crème solaire ni d'oxygène. Moby tient à préciser la situation.

— "Alors, si je comprends bien, vous ne restez pas avec eux seulement pour les fêtes de Pâques ?"

— "Non, non ! J'ai plus d'une semaine pour me la couler douce ! Il est grand temps, pas vrai ?"

Parfait, pense Moby, on nage dans la jovialité et le bonheur des congés payés. Du gâteau ! Pour la forme, il pose quelques questions concernant les enfants, nombre, âge, école, etc. Bien entendu, les gosses sont adorables, rien ne leur manque, ils amorcent cette foudroyante réussite qui les conduira sous peu au coupé d'importation et au foulard de soie.

— "Et toi, c'est les vacances aussi ?", fait-il en jetant un coup d'œil sur le sac de toile.

— "Oui, enfin... pas vraiment", marmonne Moby.

Il eût mieux valu dire oui, pour simplifier, mais ce tutoiement agace profondément Moby, pour des raisons qui persistent à lui échapper.

- "Dites", enchaîne-t-il promptement, "c'est normal, ce bruit ?".
- "Quel bruit ?" fait l'autre, en lâchant brusquement la pédale de l'accélérateur.

Moby a visé juste.

- "Vous n'entendez pas, là ?", et il indique vaguement une direction par-dessus son épaule.

Le paysage défile, maintenant aplati, se laissant peu à peu dorer par le soleil qui ralentit sa course, au-dessus du capot.

- "Je n'entends rien, moi..."
 - "Si ; j'ai remarqué en montant, tout à l'heure. Vous n'avez jamais fait changer le pot d'échappement ?"
 - "Non", fait l'autre, vaguement inquiet. Puis : "Non, mais j'ai demandé une révision générale, il y a un mois, ils auraient bien vu s'il y avait eu quelque chose d'anormal, tout de même !".
 - "Pas forcément. Un pot ça rouille lentement, mais ça se fissure vite. De toutes façons, ce n'est pas grave" et tournant la tête, il fait mine de s'intéresser au paysage, tout ennuyé soit-il.
- L'autre garde le silence ; puis il allume une nouvelle cigarette, sans en offrir à Moby, cette fois-ci.
- "Non", reprend-il, "je n'entends rien. Qu'est-ce qui te faisait penser au pot d'échappement ?"
 - "Oh rien... J'ai un peu l'habitude de ce genre de bruits, c'est tout."
 - "L'habitude ?"
 - "Oui, je suis mécanicien-auto, alors vous comprenez..."

C'est l'avant-dernier coup de marteau. Cet appoint technique installe solidement le doute et le type ne se fie même plus à ses propres oreilles. Les bouffées qu'il tire de sa cigarette se font de plus en plus saccadées. Moby enfonce résolument le clou jusqu'à la tête.

- "Je peux jeter un coup d'œil, si vous voulez. De toute façon, je vous le répète, ce n'est pas grave. Vous faites changer ça une fois arrivé. Mais n'attendez pas trop !"
- Un lourd silence s'installe. le type ne sourit plus. Il ne tolère pas l'imperfection.
- Au bout de moins de deux kilomètres, n'y tenant plus, il s'arrête sur le bas-côté de la chaussée.
- "Je vais tout de même vérifier", dit-il en coupant le contact. "Après tout, on ne sait jamais".
 - "Non, on ne sait jamais", ricane Moby entre ses dents, comme le type s'extirpe de son siège et, contournant sa voiture, va s'agenouiller pour renifler sous le capot arrière.
- Moby ne perd pas une seconde. Il se glisse prestement à la place du conducteur, met le contact, claque la portière et démarre en trombe parmi les cris de protestation des pneus.
- Dans le rétroviseur, on voit le type se relever, les bras ballants, abasourdi, puis se mettre soudain à gesticuler, de plus en plus petit et ridicule au fur et à mesure que Moby gagne de la vitesse. Sans doute tente-t-il d'arrêter une voiture, ou dieu sait quoi, mais en vain.

Les gens sont plutôt égoïstes, de nos jours.

Moby abaisse le pare-soleil et accélère encore. Il branche l'autoradio (DEBUT DE LA BANDE SON 9 j)

14.9 - Moby pilote le coupé gris métallisé.

Pendant quelques kilomètres, Moby se laisse hypnotiser par le défilé des bandes blanches, de part et d'autre du capot sur lequel s'écrase le soleil fiévreux. Moby aime la vitesse, et particulièrement cette impression d'avalier la chaussée, d'engranger les distances, quoique ce terme — distance — revête bien peu de sens pour lui. Pour l'heure, il ne s'agit que de griserie, d'une précipitation facile vers l'illusion d'infini que suggère toute autoroute. Mais d'ici vingt kilomètres — en bord de chaussée, un panneau de pictogrammes indique : "snack - essence : 20 km" — tout cela cessera, il faudra, par prudence, abandonner la voiture après l'avoir explorée et dépouillée de ce qui peut présenter quelque intérêt. Les propriétaires des véhicules ne tardent pas à prévenir la police grâce aux téléphones de secours et il est sage, dans ces conditions, de ne garder la voiture qu'un quart d'heure puis de la dissimuler, pour retarder les recherches, et de prendre le large.

Moby n'a jamais eu de problèmes majeurs de ce côté-là. Mais la lassitude a fini par le gagner. La griserie est de courte durée et de piètre valeur. Il s'y est accoutumé, comme à une drogue ; mais il ne peut que continuer à consumer les unes après les autres ces courtes sensations de liberté et d'oubli, ou plutôt d'oubli de l'oubli. Comme une cigarette, ou un verre d'alcool, mais du côté de la survie. Car, en parfait pirate, il tire sa substance de ses victimes, à l'exclusion de toute autre source. D'une façon ou d'une autre, le pillage lui fournit argent, vêtements et faux-papiers pour franchir les frontières et les contrôles d'identité. Mais comme les pirates, il dépend exclusivement de son terrain de chasse jusqu'à ne pas pouvoir en sortir, quoique ce soit-là — et il n'en est pas dupe — la seule explication rationnelle qu'il puisse fournir à cette impossibilité de quitter l'autoroute.

Un avion croise obliquement la route, à mi-chemin du ciel, jouant de tout son métal avec les rayons du soleil. On imagine ses passagers, ignorant tout de la liberté que leur prêtent ceux qui rampent.

Quitter l'autoroute ? A quoi bon ? Dans cette veste, soigneusement posée sur le siège arrière, n'y a-t-il pas un portefeuille et dans celui-ci suffisamment d'argent pour s'arrêter dans le premier motel venu, ou dans le second, et prendre une chambre pour la nuit ?

Moby met le clignotant à droite, et décélère.

j STEPPENWOLF. "Born to be wild".

N'y a-t-il pas suffisamment d'argent pour se payer un repas au snack ? A cette lassitude qui l'envahit progressivement depuis peu s'ajoute maintenant l'implacable désespérance du soir sur l'autoroute.

Il rétrograde en troisième, puis en seconde, et il s'engage dans le complexe "snack-essence-garage" annoncé. Il repère un bâtiment fermé, en retrait du garage et des pompes, une sorte de hangar en béton derrière lequel il va parquer l'automobile, à l'abri des regards et des passages. Il éteint l'autoradio (*FIN DE LA BANDE SON 9*). Pour finir, il coupe le contact et laisse les clés sur le tableau de bord. La veste qu'il explore contient un carnet de chèques, un portefeuille, un stylo et un peigne. Il prélève les billets de banque et laisse le reste. La serviette de cuir n'héberge que quelques papiers administratifs qu'il néglige avec mépris.

L'envie lui manque de fouiller le coffre, et la valise à l'intérieur, où il n'aura sans doute rien de mieux à découvrir que des costumes en tweed, un stock de foulards, des chandails de circonstance et un flacon d'after-shave.

Ni griserie, ni même satisfaction du larcin sans bavure n'habitent plus Moby, qui regarde avec regret le soleil abdiquer peu à peu. La griserie est déjà loin, quant au larcin, si ce n'était pas le millième !...

14.10 - Moby abandonne le coupé gris métallisé et se dirige lentement vers le snack (*DEBUT DE LA BANDE SON 10^k*)

Bien qu'il fasse encore tout à fait jour, les lettres de néon rouge et vert signalant le snack scintillent déjà au-dessus de la porte vitrée. S'élevant entre deux arbres morts, un escalier de béton donne accès à un couloir où cliquettent et clignotent toute une batterie de flippers, de distributeurs automatiques et de jeux électroniques à base de fusils et d'auto vrombissantes. Mi-incrédule, mi-narquois, il observe longuement ces hommes au front moite, cravate dénouée, tout juste séparés du volant et du moteur mais déjà crispés sur les machines sophistiquées qui en simulent d'autres, à dix mètres au-dessus de la chaussée...

A quoi rêvent-ils donc, quand ils rêvent ? Projettent-ils des épitaphes pour les cimetières de voitures ? Est-il vrai, comme le lui a soutenu ce jeune couple en route pour une manifestation anti-nucléaire — et dont le portefeuille dans la boîte à gants s'était avéré singulièrement vide — est-il vrai que dans les villes et surtout dans les banlieues il y a des hommes qui passent des journées entières à soigner leur voiture ? Un tel monde, Moby pouvait facilement l'imaginer ; à quoi bon dès lors y aller vérifier ?

Moby pousse son plateau sur les tringles, tenant sa place dans le piétinement, prélevant des étagères deux assiettes garnies et un jus d'orange.

Tout à la fois partie intégrante du peuple des autoroutes et séparé de lui, Moby obéit à des lois que l'exclusion — ou ce qu'il ressent comme tel — lui a dictées. Il puise à la même source mais pour lui et pour lui seul c'est l'unique source. Il paye pour sa faim avec des

^k STEVE REICH. "Four organs".

billets de banque, mais ces billets restent vides de tout sens entre ses doigts. Et ce soir, comme pour compenser le poids de cette lassitude qui vient l'envahir, chacun des gestes qu'il se voit accomplir lui semble électrisé par un sentiment de révolte sans objet et de rejet des autres.

Moby va s'asseoir à une table un peu à l'écart et avale son repas sans en laisser une miette, le regard accroché aux branches des deux arbres morts, en compagnie de quelques moineaux. Puis il se lève, va chercher une tasse de café et revient à sa table mais, entretemps, elle a été débarrassée de son plateau et annexée par un couple avec un bébé. Il en avise une autre, près de la porte, sur laquelle se reflètent vaguement les lettres de néon. Il s'y installe et allume une cigarette.

La première bouffée est comme un souvenir de sa naissance, aussi nécessaire et brûlante, et comme elle déjà dissipée dans l'espace, l'infini de l'espace et du temps...

Moby se met à considérer les clients du snack autour de lui avec un mépris renouvelé, mais braque aussi sur les enfants un regard tout particulièrement chargé de fureur. Enfin, il écrase son mégot dans le fond de sa tasse et s'étire longuement sur sa chaise, comme pour tout effacer de son humeur. (*FIN DE LA BANDE SON 10*). Il se lève, observe froidement derrière les vitres les deux arbres qui secouent maintenant leurs branches mortes dans les braises du crépuscule, et les phares qui découpent dans la pénombre d'angoissantes trouées en fonçant vers une nuit qu'ils prétendent conjurer.

Il quitte le snack et se dirige vers l'escalier d'accès au couloir suspendu.

Il faut maintenant repartir en sens inverse. C'est ce que dicte la prudence, après un vol de voiture, l'idéal consistant à monter avec un routier et à changer de région, sinon d'autoroute.

Moby aperçoit les gyrophares d'une voiture de police garée près du coupé gris métallisé qu'inspectent des agents en uniforme.

Un souffle de vent tiède soulève ses cheveux comme il s'engage dans l'escalier. Parvenu en surplomb de la chaussée, il pose le front contre la vitre sale et se met à considérer d'un regard vide le flux contradictoire d'automobiles qui s'écoule sous ses pieds.

Il y a quelques poids lourds stationnés sur le parking. Moby descend les escaliers et se dirige vers eux. Pas de chauffeur en vue. Il s'assied sur une rambarde et il attend, protégé par l'obscurité.

14.11 - La nuit est maintenant totale, à peine pâlie par la lune ascendante. Des pas se rapprochent, ceux d'un routier à l'air massif et débonnaire regagnant tranquillement son camion. Moby le rejoint et lui demande s'il peut le conduire jusqu'en France. L'homme parle et comprend très mal le français, mais il acquiesce. Dans la cabine, Moby profite de la quasi-incompréhension du chauffeur pour lui confier qu'il projette d'aller passer quelques jours de repos dans un motel qu'il connaît, à 400 kilomètres d'ici, avec l'argent qu'il vient de prélever sur le "budget vacances" d'un automobiliste belge de ses amis, et qu'il veut aussi se

rapprocher de son amie Patricia, préparer la visite et les cadeaux qu'il lui a promis. Aux mots "vacances", "Patricia", "cadeaux", le chauffeur réagit avec des éclats de rire d'approbation. Moby, conquis par cette bonne humeur, continue son monologue et lui confie qu'il fait une exception particulière pour les routiers dans sa misanthropie générale à l'égard des usagers des autoroutes ; qu'ils sont en effet comme ses frères en esclavage de l'autoroute ; et qu'il réglerait son compte sans hésiter à quiconque s'en prendrait à un routier, lui occasionnerait un dommage, etc. Il se tait enfin, et le chauffeur l'invite à se reposer et à s'installer dans la couchette aménagée à l'arrière de la cabine. Ce que fait Moby qui tire les rideaux et s'endort sous l'œil des femmes nues dont les photos sont affichées au-dessus de la couchette.

14.12 - Le camion poursuit sa route et franchit la frontière. Le douanier ne voit pas Moby, toujours endormi, rideaux tirés, et qui n'a donc pas à lui présenter ses papiers.

14.13 - Au petit matin, Moby est de nouveau assis sur le siège à côté du chauffeur. Il prend congé au moment où, à un poste de péage, celui-ci s'apprête à sortir de l'autoroute. Il s'agit du péage où l'on a vu Marie-Jo sortir la veille au soir (séquence 14.5).

14.14 - Moby fait du stop au péage. Il est bientôt pris par Marie-Jo, toujours vêtue de noir, qui emprunte comme chaque jour l'autoroute pour se rendre à son travail et qui salue plaisamment le préposé du matin, lequel lui répond sur le même ton, en l'appelant par son prénom. Moby semble étonné de cette familiarité. Il remarque ensuite l'alliance au doigt de Marie-Jo, puis la présence d'un jouet quelconque et d'un survêtement pour enfant qui traîne sur la banquette arrière, ce qui assombrit son humeur et le rend aussitôt caustique. Ayant aussi avisé la présence d'un sac à main et d'une serviette bourrée de documents, il dit à Marie-Jo qu'elle a l'air d'une femme "rangée" et lui demande si le préposé est son amant. Marie-Jo se contente de répondre à cette insolence par un sourire triste, jette un bref regard sans colère à Moby, allume l'autoradio et y introduit une cassette (*DEBUT DE LA BANDE SON 11*¹). Désarçonné par cette attitude, Moby se radoucit peu à peu et se met à lui raconter la légende de l'énigme posée par le préposé au péage. Marie-Jo ne perce pas la solution de l'énigme. Moby confesse alors qu'il a été étonné de réaliser, à travers le salut cordial échangé entre Marie-Jo et le préposé, que l'anonymat ne régnait pas en maître aussi absolu qu'il le croyait sur l'autoroute. Marie-Jo lui demande de développer cette remarque, mais à peine s'y essaie-t-il qu'elle l'interrompt aussitôt :

— "Il faudra reprendre cette conversation plus tard. Mon mari a utilisé la voiture hier soir et n'a pas refait le plein d'essence. Le réservoir est à sec".

Elle s'apprête à s'engager vers la station-service tenue par les Polibosse. Opposition formelle et violente de Moby. Marie-Jo le regarde, surprise, gênée. Elle murmure qu'elle aussi aurait aimé éviter cela, mais qu'elle n'a pas le choix. Moby renouvelle son opposition. Mais Marie-Jo, nonobstant, s'arrête à la pompe. Elle ouvre la portière, s'apprête à saisir la clé de contact. Moby l'éjecte alors violemment de l'habitacle, prend sa place et s'enfuit avec la voiture (*FIN DE LA BANDE SON 11*).

¹ J. S. BACH. L'offrande musicale. Ricercar à 3 voix.

14.15 - Des automobilistes accourent pour relever Marie-Jo et l'entourent. Monsieur Polibosse qui a assisté à la scène de loin se précipite à son tour. Malgré les réticences de Marie-Jo, il décide de prévenir par téléphone la police de l'autoroute et, dans l'attente de son arrivée, de confier Marie-Jo aux bons soins de sa femme. Café dans la cuisine. Marie-Jo regarde tout autour d'elle. Elle fait parler madame Polibosse et apprend que son mari et elle tiennent la station depuis près de 20 ans. Silence gêné de Marie-Jo qui se mord les lèvres.

14.16 - Arrivée de la police. La voiture a été retrouvée quelques kilomètres plus loin, abandonnée sur la bande d'arrêt d'urgence, en panne sèche d'essence, et bien sûr sans trace du voleur. La police évoque le jeune "pirate de l'autoroute" signalé et recherché par Interpol, mais en vain, depuis plusieurs mois. Elle dispose d'une photo de lui : spécialiste de la mise en condition psychologique de ses victimes, Moby a en effet une fois commis l'erreur d'accepter d'être pris en photo avec les enfants d'une famille de vacanciers pendant un pique-nique sur une aire de repos puis, ayant ainsi endormi leur méfiance, il avait aussitôt volé la voiture familiale pendant qu'on déballait les sandwiches et les œufs durs. La police a agrandi cette photo, afin de pouvoir diffuser le portrait du "pirate". Un agent montre cette photo (un peu floue, du fait de l'agrandissement) à Marie-Jo, derrière l'épaule de laquelle madame Polibosse se glisse pour l'examiner également. Marie-Jo identifie aussitôt son voleur, pendant que madame Polibosse s'éloigne discrètement, dissimulant ses larmes. Les policiers font appeler une dépanneuse pour remorquer la voiture de Marie-Jo jusqu'à la station-service. Ils notent les coordonnées de Marie-Jo et l'invitent à venir au plus tôt signer le procès-verbal du vol ainsi que sa déposition concernant l'identification du voleur.

14.17 - Après le départ de la police, Marie-Jo remarque les yeux rougis par les larmes de madame Polibosse. Celle-ci lui confie qu'elle a reconnu sur la photo son fils de bientôt 18 ans (sans préciser qu'il s'agit de son fils adoptif), et elle supplie Marie-Jo de ne pas le charger, de ne pas aller signer la déposition. Elle en appelle aux sentiments de mère de Marie-Jo. Pâleur mortelle de Marie-Jo, qui se reprend cependant et promet solennellement de se taire à condition que madame Polibosse lui raconte l'histoire de ce fils. Madame Polibosse accepte, mais elle commence par un mensonge puisqu'elle parle de sa grossesse si désirée.

14.18 - Un peu plus tard, même lieu (la cuisine), mêmes personnages. Pendant que madame Polibosse termine son récit en relatant le coup de téléphone qu'elle a reçu il y a bientôt un an d'une gérante de drugstore — et la concordance constatée des dates de fugue —, on voit par la fenêtre monsieur Polibosse prendre livraison de la voiture de Marie-Jo ramenée par la dépanneuse et se diriger vers le bureau en compagnie du chauffeur de la dépanneuse. Madame Polibosse camoufle en hâte, sous un torchon, les photos (qu'on devine être celles représentant Moby enfant) qu'elle montrait à Marie-Jo, et demande à celle-ci de ne rien dire à son mari. On comprend que Marie-Jo s'est bien gardée de révéler ce que Moby est pour elle. Monsieur Polibosse apparaît, tend la facture du dépannage et, ayant proposé de faire le plein d'essence, retourne à la pompe. Madame Polibosse veut régler elle-même la facture, mais Marie-Jo s'y oppose farouchement et demande un crayon pour rédiger le chèque. Madame Polibosse sort un instant de la cuisine pour aller en chercher un dans le bureau. Marie-Jo en profite pour subtiliser une photo, qu'elle choisit parmi les deux ou trois

premières du paquet caché sous le torchon, et qui représente Moby à 13 ans. Elle remplit alors le chèque, va le remettre au dépanneur, qui lui sourit. Une fois celui-ci parti, elle retourne à sa voiture, accompagnée de madame Polibosse qu'elle interroge sur la femme du drugstore. Madame Polibosse ne sait pas de quel drugstore il s'agissait, mais elle pense qu'il n'était pas très lointain, car la communication téléphonique était départementale (elle n'a pas entendu le dé clic caractéristique de la minuterie) ; et comme elle n'a pas osé parler à son mari de cet échange téléphonique, elle n'a pas osé non plus entreprendre des recherches. Marie-Jo prend congé des Polibosse.

14.19 - Marie-Jo est au volant de sa voiture. Elle examine la photo : Moby y a 13 ans, il est assis avec un léger sourire aux lèvres près de l'appareil vérificateur de pression des pneumatiques. Marie-Jo tourne la tête vers la place vide à côté d'elle.

15 — FIN AVRIL 1985

15.1 - Marie-Jo se rend dans plusieurs drugstores d'autoroute. Elle y montre la photo de Moby aux gérants, mais personne ne le reconnaît. Même jeu avec certains employés. En fond sonore, le bruit de passage assourdissant des voitures ne permet de percevoir que les gestes et les mouvements de lèvres des protagonistes. Ces scènes sont également l'occasion d'avoir un aperçu de plusieurs types d'architecture de ces drugstores. Marie-Jo s'adresse même aux animatrices d'un "relais-bébé", d'un "parcours santé", etc.

15.2 - L'enquête de Marie-Jo la conduit enfin au drugstore où travaille Patricia. Patricia est derrière sa caisse. Marie-Jo va droit à elle et demande à parler à la gérante. Patricia précise qu'il s'agit d'un gérant et elle le désigne du doigt : l'homme se livre à un quelconque inventaire dans un proche rayon. Marie-Jo va vers lui, lui montre la photo, explique qu'elle a été prise il y a quatre ans et lui demande si lui ou sa femme ont hébergé un tel jeune homme. Le gérant répond qu'il ne connaît pas le jeune homme en question, que lui-même n'a remplacé le précédent gérant que depuis quelques mois, qu'à sa connaissance son prédécesseur était célibataire et qu'enfin il trouve la question un peu incongrue. Marie-Jo s'en va mais Patricia, qui a entendu leur échange, la rejoint sur le parking. Elle demande à voir la photo. S'ensuit aussitôt un dialogue où l'on sent que Patricia est persuadée d'avoir affaire à une rivale et où elle se montre d'autant plus passionnelle et naïve, dans sa fougue encore juvénile, mais aussi d'autant plus désespérée que Marie-Jo, indiscutablement plus belle, plus mûre et plus riche qu'elle, reste froide, contrôlée, sans hostilité, et très déterminée.

Exemple de dialogue :

— (Patricia) : "Que lui voulez-vous ?"

— (Marie-Jo) : "C'est donc vous !"

— "Que lui voulez-vous ?"

— "Je le cherche."

— "Pourquoi ?"

— "Ça me regarde."

- "Ça me regarde aussi ! De toute façons, c'est moi qu'il aime. C'est vers moi qu'il va revenir, bientôt, au jour qu'il m'a dit, et il ne m'a jamais menti..."
- "Quel jour ?"
- "Ça me regarde."
- "Le 19 mai, alors ?"
- (Début de panique) "Comment le savez-vous ?"
- "Pour ses 18 ans."
- (De plus en plus paniquée) "Comment le savez-vous ?"
- "Je suis sa mère."
- "C'est faux !"
- "Je suis comme lui. Je ne mens jamais."
- "Vous n'êtes pas sa mère ! Je connais sa voix. Je sais qui elle est, et où elle est."
- "Je ne suis pas madame Polibosse, et madame Polibosse n'est pas sa mère."
- "Vous êtes de la police ?"
- "Non."
- "Prouvez-le !"
- "Voici mon passeport."
- (Elle lit) "Marie-Jo Créon... Attachée de direction commerciale". (Elle lui rend son passeport). "Vous n'êtes pas sa mère. Vous lui voulez du mal".
- "Non. Mais je serai au rendez-vous le 19 mai. Au revoir... et merci !"

Marie-Jo monte dans sa voiture, démarre et s'en va. Patricia note le numéro d'immatriculation. Elle rejoint sa caisse où des clients s'impatientent. Elle réfléchit, consulte l'annuaire, et sans se soucier des protestations des clients, elle gagne les cabines téléphoniques au fond du magasin, compose un numéro. Son correspondant décroche. Elle demande à parler à madame Polibosse. Au bout du fil, la voix de madame Polibosse répond : "C'est moi-même". Patricia raccroche. Son regard, haineux, se porte vers la place vide qu'occupait la voiture de Marie-Jo sur le parking.

16 — 18 MAI 1985

16.1 - Une cabine téléphonique sur un parking quelconque. Patricia, en habits de ville (c'est-à-dire sans sa blouse de travail) téléphone à la police des autoroutes et demande à parler au commissaire Martin. Elle place un mouchoir sur l'émetteur du combiné et sans se présenter, mais après l'avoir flatté pour son efficacité réputée, elle l'informe de ce qu'une certaine Marie-Jo Créon, dont elle décrit le portrait et la voiture — avec le numéro d'immatriculation —, s'apprête à commettre un délit, dont elle se refuse à préciser la nature, sur la personne d'un mineur, et ce dans la journée du lendemain, sur l'aire de service dont elle indique le nom. Puis elle raccroche.

16.2 - Le commissariat central de la police des autoroutes (près d'un poste de péage). Les policiers traitent l'information téléphonique anonyme. Ils identifient en Marie-Jo Créon cette

femme victime, le mois dernier, du "pirate de l'autoroute" et qui n'est pas venue, malgré les rappels par courrier recommandé, signer le procès-verbal et la déposition. La piste intéresse aussitôt le commissaire Martin, qui pense que Mme Créon a peut-être retrouvé la trace du "pirate" et qu'elle veut se livrer à une justice expéditive. Les policiers décident de se poster en civil sur le parking de l'aire de service mentionnée.

17 — 19 et 20 MAI 1985

17.1 - Début de matinée :

- Patricia est à sa caisse, aussi coquette qu'elle le peut, mais tendue.
- Marie-Jo, lunettes noires, toujours de noir vêtue, est au volant d'une voiture blanche (et non plus noire) garée sur le parking.
- Trois policiers en civil sortent d'une voiture banalisée où le commissaire Martin reste installé, à la place du passager arrière droit. Les trois policiers vont se poster sur l'aire de service à des points stratégiques d'observation.

17.2 - Début de soirée. Les mêmes, en postures et positions identiques.

17.3 - Dans une voiture qui roule, où un homme est au volant et sa femme sur le siège avant droit, Moby, sur la banquette arrière, recense et ordonne dans une valise les cadeaux qu'il destine à Patricia. Il demande au couple de le laisser à l'entrée de l'aire de service annoncée par un panneau un kilomètre à l'avance. Arrivé là, il salue et remercie le couple, et se dirige à pied vers le drugstore, valise à la main, sac à l'épaule.

17.4 - Un des policiers posté à cet endroit se précipite pour informer le commissaire Martin. Ils examinent Moby qui pénètre dans le drugstore, consultent la photo, et constatent : "c'est bien lui".

17.5 - Au même moment, Marie-Jo aperçoit Moby et ôte ses lunettes noires. Emotion aussi muette qu'intense.

17.6 - Patricia accueille Moby fébrilement. Joie de le revoir. Coup d'oeil sur la valise. Certitude d'une menace. Elle informe Moby que "quelqu'un" lui veut du mal ici, aujourd'hui, mais qu'il n'a rien à craindre, parce qu'elle a prévenu la police. Au mot de "police", Moby sursaute. Il incendie Patricia du regard, lui abandonne la valise en la jetant à ses pieds — au moment même où le gérant fait son apparition — et il sort du drugstore en courant en direction de la rampe d'accélération (*DEBUT DE LA BANDE SON 12^m*).

17.7 - Le voyant courir Marie-Jo chausse ses lunettes noires et démarre aussitôt, bientôt suivie de la voiture des policiers qui prend du retard à ramasser les deux policiers en civil

^m H. MANCINI. "*Peter Gunn Theme*".

restés à leurs postes d'observation. Si bien que lorsque Moby fait du stop, Marie-Jo est la première à arriver à son niveau ; elle s'arrête près de lui et le fait monter. Les policiers, témoins de la scène, décident de prendre la voiture de Marie-Jo en filature. Le commissaire Martin constate que l'information concernant une voiture noire n'a débouché sur rien, mais qu'il dispose maintenant d'une chance de prendre le "pirate", dûment identifié, en flagrant délit.

17.8 - Dans la voiture de Marie-Jo, Moby est silencieux et renfrogné. Il n'a qu'à peine jeté un coup d'oeil sur Marie-Jo, et en tous cas, il ne l'a pas reconnue. Marie-Jo interrompt le programme diffusé par l'auto-radio (*FIN DE LA BANDE SON 12*) en introduisant dans l'appareil la cassette déjà entendue lors de la séquence 14.14 (*REPRISE DE LA BANDE SON 11*). Moby tréssaille, tourne la tête vers la conductrice qui ôte alors ses lunettes noires. Moby la reconnaît aussitôt. Faussement flegmatique, il se borne à remarquer qu'elle a changé de voiture. Marie-Jo lui explique que son mari a eu un grave accident sur l'autoroute avec la voiture noire, qu'il est à l'hôpital depuis lors, et elle fait allusion à la légende de l'énigme non résolue que lui avait racontée Moby.

17.9 - Les policiers poursuivent leur prise en filature, à l'insu de Marie-Jo et de Moby.

17.10 - Marie-Jo invite Moby à lui parler de sa vie sur l'autoroute. Aucune allusion n'est faite aux événements de la séquence 14.14. On aperçoit un homme qui fait du jogging sur la bande d'arrêt d'urgence, dans le sens inverse de celui du flot des voitures. Ce spectacle incongru incite Moby à évoquer ce qui constitue selon lui le caractère le plus paradoxal de l'autoroute. L'autoroute est certes un moyen de communication rapide et moderne, mais Moby ne peut croire que chaque automobiliste y ait vraiment sa destination propre. L'horizon, indifférent, s'y résume en effet en un point : celui vers lequel semble courir, à l'infini, le ruban plat de l'autoroute. Pourtant, en empruntant cet axe commun, orienté vers un point commun, aucun usager n'établit de communication véritable avec ses congénères. En outre, si une forêt de panneaux indique où l'on est, quelle est la température, le nom des arbres plantés, celui des architectes, des entrepreneurs, des financeurs des ponts et des tunnels, les particularités historiques, touristiques, économiques des sites et des régions que l'on traverse, et indique par ailleurs où l'on va et à quelle distance on se trouve de là où l'on va, et ce que l'on trouvera — services, bifurcations, bouchons, accidents, travaux, etc. — dans l'intervalle, en revanche aucune information ne précise ce qu'il en est des lieux d'où on vient et où se rendent ceux que l'on croise dans l'autre sens, comme si ces lieux étaient supposés connus sous prétexte que l'on en vient soi-même. Pour savoir d'où l'on vient, il faut traverser la chaussée, ce qui n'est possible, sans voiture, qu'à certains relais, ou alors quitter l'autoroute par une bretelle de sortie et emprunter aussitôt la bretelle d'accès ramenant sur l'autoroute dans le sens inverse, mais alors s'imposent les mêmes remarques. Dans ces conditions, ce que l'on cherche demeure aussi inaccessible que les points de fuite où converge, dans un sens ou dans l'autre, la chaussée de l'autoroute. Moby laisse entendre qu'il est prisonnier de cette quête. Le Moby que laisse entrevoir ce monologue est bien différent de l'image du "pirate" que l'on a pu percevoir — et que Marie-Jo a pu s'en faire — jusqu'alors. (*FIN DE LA BANDE SON 11*)

17.11 - La nuit tombe... Marie-Jo s'engage sur le parking d'un motel, suivie des policiers qui se garent non loin de sa voiture et observent Marie-Jo et Moby qui entrent dans le hall de réception, prennent une chambre et disparaissent dans l'escalier d'accès aux étages. Peu après, les policiers les aperçoivent, dînant et discutant dans la salle du restaurant. A cette occasion, on voit Marie-Jo griffonner quelques mots sur une carte qu'elle remet à Moby. On les voit ensuite quitter le restaurant et regagner la chambre dont la fenêtre s'illumine. Dans leur voiture, les policiers, toujours aux aguets, échangent des sourires entendus.

17.12 - Pleine nuit. Les policiers, mentons noircis par la barbe, somnoient dans leur voiture. Le commissaire Martin sursaute soudain en voyant la voiture de Marie-Jo démarrer et s'éloigner, sans que l'on puisse distinguer qui la conduit, mais sans autre passager que le chauffeur. "Cette fois-ci, on le tient" murmure Martin en enclenchant le chargeur de son arme, pendant que reprend la filature.

17.13 - Les policiers interceptent la voiture de Marie-Jo, et constatent avec désappointement que c'est Marie-Jo et non pas Moby qui la conduit. Fouille sans résultat. Ils pressent Marie-Jo de questions. Elle répond qu'elle ne s'est pas présentée pour signer procès-verbal et déposition parce que son mari a eu un grave accident de voiture et qu'elle a eu d'autres préoccupations. Elle ajoute que de toutes façons elle revient aujourd'hui sur ses dires, estimant que Moby n'avait pas voulu lui voler sa voiture, mais plutôt lui éviter des tourments. Sous le feu des questions des policiers, elle ne peut nier que Moby est resté au motel. Malgré ses supplications, ceux-ci décident d'y retourner pour l'arrêter.

17.14 - Moby, visage à l'expression impénétrable, sort de la chambre du motel, son sac à l'épaule, et tout en examinant la carte que lui a remise Marie-Jo au restaurant, il descend l'escalier et quitte le motel, sans réveiller le gardien de nuit endormi sur le comptoir de la réception. Moby va s'installer dans un coin de verdure derrière le motel, sous un arbre, et il s'allonge, contemplant les étoiles et les branchages avant de s'endormir.

17.15 - Retour des policiers au motel. Perquisition de la chambre (à laquelle on n'assiste pas), qui s'avère déserte. Interrogatoire du gardien de nuit qui n'a rien vu. Vaincus et dépités, le commissaire Martin et ses hommes remontent en voiture et s'en vont.

17.16 - A l'aube, Moby fait du stop à la sortie du motel.

18 — AUTOMNE 1985

(Toutes les séquences qui suivent sont marquées par l'extrême beauté des paysages — reliefs, lumières — qui environnent l'autoroute, français ou étranger.)

18.1 - (*DEBUT DE LA BANDE SON 13*ⁿ). Un jour, à l'aube, Moby marche sur la bande d'arrêt d'urgence, dans le sens inverse de celui des voitures. Ainsi peut-il lire les panneaux destinés aux automobilistes qui, de l'autre côté du parapet central, vont dans le même sens que lui (exemple de paysage : la brume sur le canal de Bourgogne, le long de l'autoroute A6).

18.2 - Un autre jour (Moby porte des habits différents), en début de matinée. Même jeu qu'à la séquence 18.1. (exemple de paysage : un village en contre-jour du soleil ardent, avec des vendangeurs dans les vignes).

18.3 - Un autre jour, en plein midi. Même jeu. Moby observe, de l'autre côté du grillage, les préparatifs de fête d'un campement de tziganes. Rires d'enfants. Moby sourit, il n'a plus ces regards de haine, envers les enfants, qu'on a pu lui voir.

18.4 - Un autre jour, l'après-midi. Même jeu. Moby observe un grand chantier le long de l'autoroute (exemple : le chantier du TGV - Atlantique, le long de l'autoroute A10) et les ouvriers qui s'activent.

18.5 - (*FIN DE LA BANDE SON 13*). Un autre jour, Moby arrive à pied, au crépuscule, au même relais que celui de la séquence 14.9, s'installe au snack à la même place que dans la séquence 14.10. Il fume une cigarette en observant les clients. Regard tendre et mélancolique. Il sort de sa poche la carte, écornée, de Marie-Jo et en parcourt les mots tracés. Il écrase sa cigarette, puis traverse la passerelle et va attendre près des camions (*DEBUT DE LA BANDE SON 14*^o). Un routier accepte de l'emmener. Moby est peu bavard. Bientôt, dans la nuit tombée, ils longent une centrale nucléaire, illuminée comme une cathédrale du vingt et unième siècle dans la nuit étoilée (exemple : la centrale de Tricastin, sur l'autoroute A7). C'est l'occasion pour le chauffeur de raconter sa vie à Moby, dans un français marqué par un fort accent étranger. Il a commencé dans le transport de légumes. Puis s'est orienté vers le transport de carburants, en créant sa propre entreprise, car la demande était forte. Mais, après le second "choc pétrolier", il a dû se vendre à une grande multinationale de transport de carburants, seule capable de s'adapter aux bouleversements du marché. Il a bientôt voulu reprendre sa liberté et s'est reconverti dans le dépannage et le remorquage sur les autoroutes. Mais il a vite renoncé, déprimé par cette spécialité : pas un jour ne s'écoulait sans qu'il n'ait à évacuer des carcasses de voitures après un accident mortel. Depuis le printemps dernier, il fait enfin de bonnes affaires : il s'est en effet orienté vers le très lucratif transport de produits dangereux : déchets radioactifs, substances chimiques toxiques, etc.

A ce moment de son récit, le chauffeur réalise que Moby s'est assoupi. Il a un sourire indulgent et tourne le bouton de la programmation de son autoradio (*FIN DE LA BANDE SON 14*) à la recherche d'une autre station. Enfin (*DEBUT DE LA BANDE SON 15*^p), une étrange musique venue des années 70 envahit insidieusement la cabine à la façon des premières

ⁿ MOZART. Sonate n°11 pour piano, en la majeur – 1^{er} mouvement.

^o WEATHER REPORT. "A remark you made".

^p KING CRIMSON. "Starless" (séquences extraites des 8 dernières minutes)

bouffées de la cigarette qu'il allume alors d'un air tranquille. Le moteur ronfle, bien huilé, régulier, rôdé à la monotonie des lourdes trajectoires qu'il assure presque chaque jour depuis sa sortie d'usine.

Peut-être n'y a-t-il déjà plus de place dans les rêves de Moby pour les moustiques qui viennent s'écraser contre le pare-brise. Le chauffeur lui-même n'écoute peut-être pas vraiment la modulation obsédante de la guitare lorsqu'il lève le pied de l'accélérateur à l'annonce, sur panneau fluorescent, d'une déviation : l'autoroute est coupée sur une portion en réfection et un itinéraire de délestage est aménagé qui, traversant quelque bourg endormi, permet de la rejoindre trente kilomètres plus loin.

18.7 - Le poids-lourd s'engage un peu plus lentement sur la route de campagne. Le ciel, piqueté de toutes ses étoiles, n'abrite bientôt plus sous son dôme que les faisceaux coniques des puissants phares, distancés par ceux des petits véhicules, plus rapides, partis se perdre tout au fond de ce qui semble être une vaste plaine. Hors des balises de son trajet habituel, le chauffeur se sent enivré par l'air vif d'une nuit sans âge et il en oublie presque Moby, qui dort toujours, la tête renversée sur le dossier de son siège, la bouche ouverte.

18.8 - La radio diffuse sans relâche sa lancinante musique électrique. Les doigts tapotent le volant en rythme lorsque soudain un chat traverse la route en filant à travers les phares. Le chauffeur donne une légère embardée qui ébranle le camion et réveille Moby, qui se dresse sur son siège.

— "Que se passe-t-il ?"

Moby écarquille les yeux et met quelques secondes à se rappeler où il se trouve et quelques-unes encore à réaliser qu'il n'est pas vraiment là où il croyait être.

— "Où est l'autoroute ?", hurle-t-il en se tournant vers le chauffeur.

— "Eh ! Du calme, mon gars !" répond celui-ci, effaré d'une telle panique. Mais déjà, comme asphyxié, Moby cherche à agripper le pare-brise et le siège, puis de nouveau, à pleines paumes, le pare-brise et enfin la portière dont il agite convulsivement la poignée.

— "Oh ! Fais pas l'con !"

Le chauffeur, sans ralentir sa vitesse, l'a attrapé par un pan de sa veste, maintenant le volant de l'autre main, mais déjà Moby a réussi à ouvrir la portière. Finalement la veste se déchire et Moby saute du camion en marche. Il s'en va rouler dans un fossé pendant que, pour des raisons connues du seul chauffeur, le camion continue sa route en zigzaguant, sort de la route et va se renverser dans un champ en contre-bas, où il prend feu aussitôt. *(FIN DE LA BANDE SON 15)*

18.9 - Moby ne se relève pas immédiatement. Il explore à bout de bras le tapis d'herbes rêches sur lequel, intact, il a échoué. Il respire l'odeur de la terre gagnée par l'humidité de la nuit. Alors, lentement, les yeux cherchant un obstacle quelque part dans les ténèbres, il s'agenouille et lève la tête vers les étoiles. Le cri qui sort de sa gorge fait sursauter, à l'orée du bois, une chouette figée dans un faux sommeil taciturne. Gros plan sur les yeux grand-ouverts de la chouette.

18.10 - (REPRISE DE LA BANDE SON 15). Plein jour. Gros plan sur la chouette, les yeux fermés, perchée sur son arbre, comme lors du prologue. Recul progressif. L'arbre dans un champ désert. La route de campagne. La carcasse du camion qui a fini de brûler. L'horizon, sans autoroute.

18.11 -Générique final.
(FIN DE LA BANDE SON 15)

RECAPITULATION DES BANDES SON

- 1 - VIVALDI. Stabat Mater, 1^{er} mouvement - Orchestre de chambre Frantz Listz - Contralto : Livia Budai. (Durée : 3' 12")
- 1 bis - VIVALDI. Stabat Mater, 2^{ème} mouvement.- Orchestre de chambre Frantz Listz - Contralto : Livia Budai. (Durée : 1' 35")
- 2 - ROLLING STONES. "*Let's spend the night together*". (Durée : 3" 37")
- 3 - BOB DYLAN . "*Highway 61 revisited*". (Durée : 3' 15")
- 4 - JOHN MAYALL AND THE BLUES BREAKERS. "*Rambling on my mind*" (Trad.). (Durée: 3' 07")
- 5 - J. S. BACH. Suite n°6 pour violoncelle seul, 2^{ème} mouvement. Pablo Casal. (Durée : 7' 20")
- 6 - FIELDS - MC HUGHS. "*Don't blame me*". Sextet de Charlie Parker. (Durée : 2' 45")
- 7 - GERSHWIN. "*Embraceable you*". Sextet de Charlie Parker. (Durée : 2' 45")
- 8 - CANNED HEAT. "*On the road again*".
- 9 - STEPPENWOLF. "*Born to be wild*". (Durée : 5' 51"). Version live.
- 10 - STEVE REICH. "*Four organs*". (Durée : 15 ' 35")
- 11 - J. S. BACH. L'offrande musicale. Ricercar à 3 voix. (Durée : 6' 15")
- 12 - H. MANCINI. "*Peter Gunn Theme*". The Blues Brothers. (Durée : 3' 43")
- 13 - MOZART. Sonate n°11 pour piano, en la majeur - 1er mouvement.
- 14 - WEATHER REPORT. "*A remark you made*". (Durée : 6' 52")
- 15 - KING CRIMSON. "*Starless*" (séquence extraite des 8 dernières minutes)

FRÉDÉRIC JÉSU

SCÉNARIO

Sortie d'autoroute - 1992

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0289-7